51e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 34 23 AOUT 1934

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT	Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*	Prélat de la Maison de Sa Sainteté Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
FONDATEUR	DIRECTEUR

Bulletin d'Ecriture Sainte

SOMMAIRE. — I. Deux décrets de la Commission Biblique. — II. Jésus et nos contemporains : Abbés Klein et Cristiani, R. P. Prat, Dr Willam, Karl Adam, P. Pinard de la Boullaye, MM. Bardy, Masure et Brillant, d'une part, — et MM. Goguel et Guignebert, d'autre part. — III. La Bible de Montserrat. — IV. Pour nos Grands Séminaires : le t. II du *Manuel* Lusseau-Collomb ; le t. IV du P. Renié ; l'édition du N. T. du P. Merk.

I. — Deux décrets de la Commission Biblique

La Commission Biblique a publié deux décrets depuis le début de la présente année : l'un, du 27 février, sur le livre du professeur Frédéric Schmidtke, l'autre du 30 avril, sur l'emploi des versions de la Sainte Ecriture dans les églises.

1. DÉCRET DU 27 FÉVRIER 1934 — Le professeur Fréd. Schmidtke fit un séjour en Palestine au cours de l'année scolaire 1929-1930 comme pensionnaire de la *Gœrresgesellschaft*. Il consacra tous ses efforts à l'étude de l'entrée des Israëlites au pays de Canaan, et en 1933 il publia le fruit de son travail, à Breslau, dans un ouvrage intitulé : *Die Einwanderung Israels in Kanaan* (in-8 de XI-189 p.). Ceux de nos lecteurs qui ont eu cet ouvrage en mains, ont été certainement mal impressionnés par les audaces de l'auteur, par son indulgence presque illimitée pour les théories critiques, par la désinvolture avec laquelle il évolue au milieu de problèmes littéraires ou historiques sur lesquels l'Eglise s'était déjà prononcée. En janvier 1934, le recenseur de la *Revue Biblique* qui s'était, semble-t-il, volontairement placé sur le seul terrain de l'histoire, avait fait des réserves judicieuses et fondées sur la manière dont Schmidtke avait interprété les récits visant les Patriarches (p. 145-147) et sur les conclusions qu'il avait cru devoir en tirer, au mépris de faits de l'histoire générale, suffisamment connus de nos jours et universellement acceptés. Ces faits, d'ailleurs, en ce qui concerne Abraham, sa migration, la lutte décrite au chap. XIV de la Genèse ont eu pour résultat de faire ressortir avec évidence le caractère historique des traditions consignées dans les livres de Moïse. En y voyant l'écho d'opinions populaires plus ou moins accréditées, en reconnaissant généralement dans les faits les gestes d'un clan ou d'une tribu et non ceux d'un personnage déterminé, l'auteur avait bouleversé trop souvent de fond en comble l'histoire du peuple d'Israël et il l'avait interprétée d'une manière parfois inconciliable avec les dogmes de l'inspiration et de l'inerrance et avec les directives pontificales.

On n'a donc pas lieu d'être surpris que la Commission Biblique, questionnée sur le livre du Dr Schmidtke, ait cru devoir le condamner formellement et en interdire la lecture ou l'utilisation dans les écoles catholiques.

Voici d'ailleurs la traduction de la réponse de la C. B. (voir le texte latin dans l'*Ami* du 14 juin, p. 390) :

« Dans le livre en question, l'abbé Frédéric Schmidtke, Professeur extraordinaire de l'Ancien Testament à la Faculté de Théologie de l'Université de Breslau :

Lorsqu'il traite du Pentateuque, suit les théories de la critique rationaliste, négligeant totalement le décret de la Commission Pontificale Biblique du 27 juin 1906 ;

De plus, dans l'histoire de l'Ancien Testament, ne tenant aucun compte du décret de la même Commission Pontificale Biblique du 23 juin 1905, il fait intervenir un genre littéraire qui consiste en des traditions populaires où l'erreur est mélangée à la vérité ; à l'encontre des témoignages évidents des Saints Livres, il affirme, entre autres choses, que les récits qui ont trait aux Patriarches exposent, au moins en grande partie, non pas l'histoire de personnages individuels, mais celle de tribus ; que Jacob n'est pas le fils d'Isaac, mais représente une tribu araméenne ; et que ce n'est pas le peuple israélite tout entier qui est entré en Egypte, mais une partie seulement, surtout la tribu de Joseph ;

De même, faisant violence au texte sacré, il explique plusieurs miracles de l'Ancien Testament comme des faits purement naturels.

L'auteur nie donc, du moins d'une manière implicite, le dogme de l'inspiration et de l'inerrance biblique ; il néglige complètement les règles de l'herméneutique catholique ; il se met en contradiction avec la doctrine catholique très clairement proposée dans les Lettres Encycliques *Providentissimus Deus* de Léon XIII et *Spiritus Paraclitus* de Benoît XV.

Pour ces motifs, le livre en question mérite une complète réprobation et ne doit pas trouver entrée dans les écoles catholiques. »

Ce livre, en dehors de ses opinions contestables ou de ses erreurs formelles, manifeste également une tendance à s'affranchir des directives de l'Eglise, qu'elles aient été solennellement promulguées par les Conciles ou les encycliques pontificales, ou qu'elles aient été données, au nom du

pape, par la Commission Biblique. Aussi la C. B. en profite-t-elle pour rappeler aux exégètes catholiques les normes auxquelles ils doivent en toutes circonstances conformer leurs conclusions :

« La même Commission Pontificale saisit cette occasion pour exhorter les exégètes catholiques à se soumettre avec tout le respect qui convient à la Constitution dogmatique du Concile du Vatican renouvelant la déclaration solennelle du décret du Concile de Trente, que « dans les choses concernant la foi et les mœurs qui entrent dans l'édifice de la doctrine chrétienne, on doit regarder comme le véritable sens de la Sainte Ecriture celui qu'a toujours tenu et tient notre Mère la Sainte Eglise, à laquelle il appartient de juger du vrai sens et de l'interprétation des Saintes Ecritures ; et que, pour cette raison, il n'est permis à personne d'interpréter la Sainte Ecriture contrairement à ce sens, ou encore contrairement au consentement unanime des Pères. »

En outre, elle rappelle à tous les fidèles la déclaration de Pie X, de sainte mémoire, dans le Motu Proprio *Præstantia Scripturæ Sacræ* du 18 novembre 1907, concernant l'autorité des décrets de la Commission Pontificale Biblique, à savoir que « tous les fidèles, sans exception, sont tenus, par devoir de conscience, de se soumettre aux décisions de la Commission Pontificale Biblique, tant aux décisions qui ont été rendues jusqu'à ce jour qu'à celles qui seront promulguées à l'avenir, de la même manière qu'on est tenu de se soumettre aux décrets des Sacrées Congrégations portés en matière de doctrine et approuvés par le Pape ; et que ceux qui s'élèveraient contre ces décisions, par leurs paroles ou leurs écrits, ne sauraient éviter la note de désobéissance et de témérité, ni en conséquence être exempts de faute grave, et cela indépendamment du scandale qu'ils donneraient ou d'autres responsabilités qu'ils encourraient devant Dieu en raison des paroles téméraires et erronées dont s'accompagnent le plus souvent ces sortes de résistances. »

Dans l'audience que S. S. Pie XI daigna accorder au Secrétaire de la C. B., maintenant Recteur de notre Séminaire Français de Rome, elle approuva tout à la fois et la réponse relative au livre et l'avertissement si paternellement donné aux exégètes catholiques [1].

II. Décret du 30 avril 1934. — Il fut motivé par une question posée par S. E. Mgr l'évêque de Bois-le-Duc en son nom et au nom des autres évêques de Hollande.

Comme les textes originaux (hébreux ou grecs) ne sont pas de tous points conformes à la Vulgate, peut-on lire au peuple, au prône de la messe, les épîtres et les évangiles du dimanche ou de la fête du jour, non d'après une traduction faite sur la Vulgate, mais d'après une traduction faite sur les textes originaux ?

La C. B. a répondu négativement : la version de la Sainte Ecriture qu'on lit en public aux fidèles doit être faite sur le texte approuvé par l'Eglise pour la sainte liturgie.

[1] A ce propos, nous nous permettons de rappeler à nos lecteurs qu'ils trouveront dans le *Supplément au Dict. de la Bible*, t. II, au mot *Commission Biblique*, col. 111-113, un commentaire de la valeur juridique et de la force obligatoire des décisions de la C. B.

L'*Ami* du 12 juillet, p. 450, a donné le texte latin de cette réponse ; en voici la traduction française :

« S. E. Mgr l'évêque de Bois-le-Duc a proposé, en son nom et au nom des autres évêques de la province ecclésiastique de Hollande, la question suivante :

Peut-on permettre aux prêtres de lire au peuple, dans les églises, les péricopes liturgiques des Epîtres et des Evangiles d'après une version faite non sur l'ancienne édition latine de la Vulgate, mais sur les textes originaux, soit grecs, soit hébreux ?

La Commission Pontificale Biblique a répondu :

Négativement ; mais la version de la Sainte Ecriture qu'on lit en public aux fidèles doit être faite sur le texte approuvé par l'Eglise pour la sainte liturgie. »

Cette réponse ne saurait étonner : l'Eglise, depuis le Concile de Trente, a fait de la Vulgate son texte officiel des Saintes Ecritures pour les discussions théologiques. C'est de ce texte qu'elle s'est servie; bien avant, pour ses offices liturgiques. Si on veut en lire une traduction en langue populaire, c'est, évidemment, à une traduction du texte liturgique qu'il faut avoir recours.

Une telle décision n'implique pas, cela va sans dire, la moindre défaveur vis-à-vis des textes originaux, dont l'étude a été si recommandée par les Souverains Pontifes depuis Léon XIII. La Sainte Eglise a montré et montre suffisamment d'ailleurs l'estime qu'elle en fait par la place qu'elle a donnée à l'étude de l'hébreu et du grec et au commentaire des textes originaux dans les programmes pour la conquête des grades en Ecriture Sainte, dans l'organisation des Cours de l'Institut biblique, enfin dans la Constitution apostolique *Deus scientiarum* (24 mai 1931) et dans les Règlements qu'y a annexés la S. C. des Séminaires et des Universités. C'est pour mettre le futur théologien en état de recourir à ces textes originaux que S. S. Pie XI et la S. Congr. ont exigé de lui une connaissance sérieuse de l'hébreu et du grec biblique.

II. — Jésus, sa personne, son message, son œuvre devant nos contemporains

Dans l'*Ami* du 14 septembre 1933, p. 577, nous signalions combien de *Vies de Jésus* avaient vu le jour depuis 1930. Elles ne paraîtraient évidemment pas, si elles ne trouvaient pas des lecteurs. Elles en trouvent et de plus en plus, à tel point qu'aux anciennes ont pu s'en ajouter de nouvelles qui ont connu et connaissent, elles aussi, un succès grandissant.

1. — M. l'abbé Klein, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris, auquel nous devions déjà *Jésus et ses Apôtres* (voir *Ami* 1933, p. 168), vient de rendre au public lettré un service signalé en publiant une *Vie de Jésus* [1] en un volume super-

[1] La Vie humaine et divine de Jésus-Christ Notre-Seigneur, par l'abbé Félix Klein, Professeur honoraire à

bement illustré. C'est une œuvre tout à la fois de science historique et théologique, de piété et d'art. Ce qui fait le charme de ce travail, c'est qu'il a été conçu et écrit en dehors de toute idée de polémique ou de controverse par un fin lettré, parfaitement au courant des difficultés exégétiques et assez maître de lui-même pour ne les signaler que d'un mot sans entrer dans des détails superflus. Son récit, admirablement ordonné, se lit avec un charme grandissant ; il contribuera, nous en sommes sûr, à faire accepter et aimer la vérité évangélique bien plus en la montrant tout simplement, à la manière de Jésus, qu'en la démontrant

C'est par les sommets que M. Klein aborde la vie de Jésus ; le prologue de S. Jean lui fournit l'occasion d'un commentaire magistral sur la filiation divine de Jésus. La rencontre du Verbe et de l'humanité s'opère en Marie, la Vierge humble, innocente et dévouée, fiancée depuis quelques mois à S. Joseph quand elle reçoit à 15 ans le message de l'archange Gabriel. Puis, c'est la Visitation, la Nativité, la Présentation au Temple, la fuite en Egypte et enfin, à Nazareth, les mystères de l'Enfance et de l'Adolescence du Verbe fait homme, soumis à Dieu et à ses parents, passant aux yeux de ses contemporains pour un bon fils, un ouvrier expert, affirmant hautement, par son exemple, la dignité et les droits de l'homme qui travaille [1].

La vie publique se déroule suivant le cadre chronologique le plus anciennement accepté, celui de trois ans et quelques mois (p. 88), avec les étapes habituelles montrant l'enthousiasme croissant de la foule, l'hostilité grandissante des Scribes, et la nécessité où se trouve finalement Jésus de ne plus parler qu'en paraboles et de se consacrer, durant les derniers mois, d'une façon presque exclusive, à la formation de ceux qui doivent ici-bas continuer son œuvre après l'Ascension. Cette histoire, sans doute, est connue dans ses grandes lignes, qui maintenant sont nettement dessinées ; mais on la relit avec un charme nouveau, tant M. Klein a affirmé dans ce volume cette maîtrise de pensée et de style que l'on admire dans tous ses livres.

Les derniers chapitres sont incomparablement les plus beaux. Il serait vraiment difficile d'en choisir des extraits. Signalons tout spécialement les pages consacrées au Jeudi Saint, à la nuit de l'agonie et à la Passion. Elles nous font revivre heure par heure les plus grands jours de l'histoire du monde.

En écrivant sa *Vie humaine et divine de J.-C. N.-S.*, M. Klein a dignement couronné sa carrière d'écrivain. « *Bene scripsisti de me,* » pourra lui dire le Maître [1].

Evidemment, dès lors qu'il faut prendre parti dans des questions controversées d'histoire ou d'archéologie, on ne peut satisfaire tout le monde. Certains critiqueront la répartition de la Vie publique en 3 ans et quelques mois, qui donne vraiment bien peu de faits pour la première année. D'autres trouveront peu vraisemblable qu'on ait compté les heures du jour, à l'époque de Jésus, à la manière grecque et non à la manière juive même dans le quatrième évangile. Si l'hypothèse était vraie, la rencontre de Jésus avec ses deux premiers disciples aurait eu lieu non à 4 heures de l'après-midi mais à 10 heures du matin (p. 80). On signalera aussi, p. 133, une interversion des faits, l'élection de Mathias eut lieu avant la Pentecôte (p. 134) ; la date assignée pour la mort d'Hérode Agrippa, 42 au lieu de 44. Mais ce sont là des ombres bien légères qui ne déparent en rien la beauté de l'ensemble.

2. — Ce n'est pas le public riche et lettré, capable d'acheter un volume de 120 f., qu'a visé M. le chanoine Cristiani, doyen de la Faculté libre des Lettres de Lyon. Comme nous l'avons écrit en 1933, p. 577 (voir aussi p. 480, note), il s'est adressé à l'ensemble des catholiques ou des indifférents, et pour eux il a composé en trois volumes une *Vie populaire de Jésus* qui est d'un bon marché inouï (25 f. l'ensemble des 3 vol.).

Nous n'avons encore parlé que du tome Ier, dont le succès fut grand. Les deux autres volumes sont écrits d'une plume aussi alerte et par un auteur toujours aussi bien informé. Nous formulerions néanmoins, ici et là, quelques réserves. Avouons, par exemple, que, malgré toute la puissance de sa dialectique, M. Cristiani ne nous a convaincu ni d'une entente de Caïphe avec Pilate avant l'arrestation de Jésus, ni de l'envoi d'une cohorte de 600 hommes à Gethsémani (t. III, p. 211-217).

Mais mieux vaut nous arrêter à l'ensemble pour le proclamer d'une belle venue. Signalons en particulier dans le tome II les chapitres sur la beauté de l'âme (p. 117-150), le poème de la Miséricorde (p. 355-367), le *Notre Père* (p. 253-279), le Bon Pasteur (p. 197-217), la résurrection de Lazare (p. 413-432), et dans le tome III, toute la cinquième partie : l'Eucharistie et la Passion (p. 109-303).

l'Institut Catholique de Paris. — Un vol. gr. in-8 de 500 p., 400 reproductions artistiques, 120 f. — Paris, Bloud et Gay.

[1] Pour caractériser cette période de la vie du Christ, M. Klein a reproduit la fresque de Maurice Denis offerte par les Syndicats chrétiens pour le Bureau International du Travail à Genève. On y voit Jésus dans l'atelier de Nazareth parlant aux travailleurs le soir, au crépuscule, après une journée de dur labeur (p. 56). Quel recueillement et quelle émotion sont empreints sur ces rudes visages, aussi avides aujourd'hui qu'ils pouvaient l'être alors d'entendre la parole de vie ! « Un jour, bientôt peut-être, ajoute M. Klein, l'Eglise, qui, si justement propose à notre culte le Christ Enfant et le Christ Roi, instituera, aux acclamations du peuple chrétien, la fête du Christ Ouvrier » (p. 58).

[1] Les éditeurs ont envoyé avec le volume un choix éventuel d'extraits ; ils en citent sept. Au cours de notre lecture nous avons relevé plus d'une soixantaine de passages qui méritent d'être signalés, soit pour l'information concise et précise dont ils témoignent (p. 61-62, 73, 174, 197), soit pour les réflexions théologiques ou morales auxquelles ils servent très naturellement de prétexte (p. 35, 37 ; 52-58 ; 67-68, 118, 138-139, 170-171, 190, etc.). — Les notes, peu nombreuses, ont été renvoyées à la fin du volume (p. 451-454).

Au second volume sont adjoints cinq appendices qui montrent combien l'auteur, tout en écrivant pour la foule, tient à ne pas négliger la défense des textes sacrés : les « Frères et Sœurs » de Jésus (p. 433-438), les deux généalogies de Jésus (p. 439-440), le problème « des trois Marie [1] » (p. 441-446), les possessions diaboliques au temps de Jésus (p. 447-452), enfin, la résurrection de Lazare et la critique (p. 453-458).

Au tome III sont adjoints : une carte de la Palestine au temps de J.-C. nullement surchargée et parfaitement claire, avec indication des routes principales existant alors ; puis, des tables pour les concordances évangéliques, les textes par Evangile, les évangiles des dimanches et des fêtes, les principaux faits de la Vie de Jésus répartis suivant l'ordre chronologique ; enfin, une table alphabétique des matières permettant d'utiliser cet intéressant et précieux ouvrage pour la méditation et la prédication (p. 381-435).

M. Cristiani souhaite de toute l'ardeur de son âme d'apôtre que l'Evangile, par son *Jésus-Christ*, pénètre dans les foyers, au moins dans tous les foyers chrétiens. Dans ce but, son comité et lui-même ont généreusement consenti d'importants sacrifices. Puissions-nous, pour notre humble part, contribuer à cette diffusion si bien commencée et que nous voudrions plus large encore. C'est l'Evangile qui contient le seul remède efficace aux maux dont nous souffrons présentement et dont souffre plus particulièrement la classe ouvrière, dans laquelle l'école publique, trop souvent athée, a étouffé les aspirations supérieures de l'âme.

3. — Au R. P. Prat, dont *La Théologie de Saint Paul* demeurera longtemps classique (2 vol., Paris, Beauchesne), nous sommes aussi redevables d'un *Jésus-Christ* en deux volumes [2]. Ainsi donc trois Pères de la Compagnie de Jésus ont tour à tour abordé ce thème magnifique ; ils l'ont traité chacun selon leur genre ; leurs ouvrages se complètent harmonieusement ; ils ne font pas double emploi. Le P. de Grandmaison a approfondi son sujet en apologiste ; le P. Lebreton l'a traité tout à la fois en théologien et, à l'occasion, en mystique ; le P. Prat l'aborde surtout en historien et en exégète. Son livre ne s'adresse ni aux débutants ni aux maîtres, mais à cette classe moyenne de lecteurs qui a déjà de l'Evangile une connaissance sérieuse et désire apprendre davantage. Quel bon guide ils auront, puisqu'un maître incontesté de la critique évangélique a pu dire de cet ouvrage qu'il était « de tout premier ordre » *(Rev. Bibliq*., 1934, p. 299).

[1] Nous ne saurions trop féliciter M. Cristiani d'avoir pris nettement position dans ce problème dit si imparfaitement des « trois Marie ». Les textes judicieusement interprétés exigent, comme il l'a d'ailleurs fait, la distinction de la pécheresse anonyme, de Marie-Madeleine et de Marie de Béthanie.

[2] **La Vie de Jésus-Christ**, par le R. P. F. Prat, S. J. — 2 vol. in-8 de 600 et 594 pages, 80 f. — Paris, Beauchesne.

Sans s'attarder à guerroyer contre les derniers partisans du mythe de Jésus, ni même à prouver l'autorité et la valeur de nos Evangiles, le P. Prat se campe résolument sur le terrain de l'histoire pour situer les événements de la vie de Jésus dans le temps et dans l'espace, élucider, en peu de mots, les idées et les locutions qui paraissent obscures, et, à l'aide des évangélistes dont les renseignements se complètent, s'efforcer de donner une physionomie très exacte de la doctrine et de l'œuvre de N.-S. Son récit se distingue, d'un bout à l'autre de ces deux volumes, par une information sûre et étendue et un exposé simple et clair des événements et des doctrines. Pour fournir les éclaircissements de détail nécessaires, sans alourdir la marche du récit, des notes complémentaires sur les sujets les plus variés ont été jointes à chaque volume ; elles occupent environ 200 pages et permettront de se former sur des sujets controversés une opinion raisonnée [1].

Le P. Prat s'accorde avec la plupart de ses distingués prédécesseurs pour répartir en deux ans et quelques mois le ministère public de N.-S. ; mais il place le baptême au début de l'an 27 et la mort en l'an 29, alors que l'opinion la mieux accréditée de nos jours, semble-t-il, fait mourir Jésus le 7 avril de l'an 30 (cf. *Ami* 1930, p. 593-604).

Nous nous contenterons de relever, à l'intention de nos lecteurs (bien des choses seraient à signaler, mais il faut savoir se borner), l'opinion du P. Prat sur trois points particuliers :

a) Au sujet du but des paraboles, il n'admet pas qu'elles aient été aveuglantes. Selon l'intention miséricordieuse de Jésus, elles devaient éclairer peu à peu les âmes droites et simples. « Soutenir que le Sauveur se rend à dessein obscur et inintelligible pour punir l'indifférence, la légèreté ou l'inconstance des foules, nous semble contraire à toute raison » (t. I, p. 340).

b) Il est très catégorique sur l'inauthenticité du ℣ 4 du chap. V de S. Jean. Il s'agit de l'ange du Seigneur qui, selon la Vulgate, viendrait agiter l'eau dans la piscine de Bézatha. « Ce verset manque dans le texte original de S. Jean et il manquait aussi, très probablement, dans la Vulgate, telle qu'elle sortit des mains de S. Jérôme. » Puis il poursuit : si ce verset est authentique, « cette cure infaillible, venant à point nommé, toujours limitée à un bénéficiaire unique et dont la raison d'être morale échappe à l'esprit, serait le miracle le plus extraordinaire qui soit rapporté dans l'Ecriture » (t. I, p. 403).

[1] Signalons parmi ces notes, dans le tome I, celles sur la chronologie du Christ, date de la naissance, du baptême, de la vie publique, de la mort (p. 480-491), sur la double généalogie de Jésus (p. 513-520), sur la parenté de Jésus (p. 533-545), sur les paraboles (p. 549-554) ; — dans le tome II, celles sur le calendrier juif au temps de Jésus Christ et les jours et les heures chez les Juifs (p. 487-496), sur les monnaies et les banquiers au temps de J.-C. (p. 497-500), sur la Cène, la Pâque et la Passion (p. 507-520), enfin les notes archéologiques et historiques sur le Cénacle, la croix et le crucifiement, le chemin de la Croix, le Calvaire, le Saint-Sépulcre et le tombeau de Lazare (p. 521-549).

c) Enfin la manière dont il conçoit que S. Jean a reproduit les discours de Jésus respecte tout à la fois les exigences de la critique et celles de la plus scrupuleuse orthodoxie. S. Jean ne reproduit pas ces discours « mot à mot, intégralement et dans le même ordre : il n'en retient que la substance et les traits essentiels. Il y met son style, la chose est notoire ; mais la preuve évidente qu'il ne les compose pas de son cru, ce sont les retours en arrière, les redites textuelles, l'absence de développement méthodique et parfois de liaison entre les pensées » (t. II, p. 289).

4. — Nos frères d'Allemagne ont voulu apporter, eux aussi, en l'année jubilaire du XIX^e^ centenaire de la Rédemption, leur contribution à l'étude de la vie et du message de Jésus. Le D^r^ Michel Willam s'est efforcé, pour les faire mieux comprendre, de les replacer dans leur cadre géographique et dans leur milieu historique, comme l'indique clairement la traduction du titre de l'ouvrage : *La vie de Jésus dans le pays et le peuple d'Israël* [1]. Pour atteindre pleinement son but, l'auteur n'a rien épargné : voyage en Palestine ; études linguistiques, historiques et archéologiques ; illustrations qu'il a prises lui-même et qui, dans leur ensemble, sont fort bien réussies. Ce livre rédigé simplement, sérieusement informé, sans étalage d'érudition, fait bien ressortir la divine physionomie de Jésus et de son message. Il instruira et édifiera.

5. — Les trois autres volumes dont nous avons à parler concernent la personne de Jésus, mais ne sont pas des *Vies de Jésus*.

a) Nous avons d'abord *Jésus, le Christ,* de Karl Adam, traduit de l'allemand par E. Ricard, directeur du Séminaire Saint-Sulpice d'Issy [2]. Les deux ouvrages précédents de l'auteur, *Le vrai visage du Catholicisme* et *Le Christ notre Frère,* ont eu un grand succès. Cette fois M. Adam veut nous montrer le vrai visage du Christ, c'est-à-dire nous le montrer Dieu et homme tout à la fois.

La divinité de Jésus constitue pour un homme du XX^e^ siècle le plus profond des mystères. Comment réunir dans le Christ les traits contradictoires de ces deux composantes, Dieu et l'homme ? Si l'on oublie l'une ou l'autre, on défigure le mystère du salut. En méconnaissant le divin, les critiques en arrivent à mettre en doute jusqu'à l'existence même de Jésus ; en insistant trop sur le divin, en négligeant le rôle de l'humanité de Jésus dans la rédemption, les catholiques creusent parfois entre Dieu et l'homme un fossé que le culte des saints, même exagéré, ne parvient pas à combler. Le Christ est notre Sauveur non parce qu'il est Dieu ni parce qu'il est homme, mais parce qu'il est à la fois Dieu et homme.

Pour atteindre le Christ céleste, il faut passer par Jésus et ne pas séparer les deux noms, Jésus-Christ.

Or Jésus, on l'atteint par le témoignage de l'histoire profane et par les sources chrétiennes, parmi lesquelles les évangélistes et S. Paul occupent un rang tout à fait à part. Grâce à eux, on connaît l'impression profonde faite par Jésus sur ses contemporains, l'attrait de sa personne, la perfection de son tempérament si bien équilibré, l'extraordinaire lucidité de sa pensée, le sentiment de puissance qui se dégage de ses gestes et de ses paroles, et on peut esquisser la physionomie morale et spirituelle du Christ qui s'affirme comme un chef, avec l'autorité et la majesté d'une âme à la volonté forte, à l'amour tendre, qui se sanctifie par une prière prolongée des nuits entières et n'a qu'un idéal : faire la volonté de son Père des cieux.

Tel nous apparaît Jésus sur le terrain solide de l'histoire. Si maintenant nous recueillons les échos de sa voix, nous le voyons se donner comme le Fils de l'homme chargé d'annoncer et de préparer l'établissement du Royaume de Dieu, se déclarer le maître du sabbat, agir en Dieu pour remettre les péchés, si bien qu'on ne peut contester son affirmation d'être supraterrestre sans par le fait même défigurer ou supprimer son message.

Avons-nous le droit et le devoir de croire à la mission, au message, à la divinité de Jésus ? Oui, car, en dehors de toute la vie terrestre du Christ, il nous reste le grand fait de sa résurrection, centre de la prédication des Apôtres. La valeur apologétique de cet événement capital a rarement été mise en relief avec plus de bonheur (p. 249-311). En apportant, pour discuter ce témoignage des premiers croyants, les conceptions modernes d'une philosophie occidentale étrangère au judaïsme oriental et au paganisme antique, la critique rationaliste n'a abouti qu'à de tristes et affligeantes contradictions. Elle a prétendu que le corps avait été enlevé, que les Apôtres avaient été l'objet de visions hallucinatoires. Or, si le corps de Jésus avait été enlevé par ses ennemis, ils auraient eu tout intérêt à le montrer pour confondre les Apôtres et les convaincre d'imposture, et si les Apôtres l'avaient eux-mêmes caché, pourquoi leur attribuer des visions hallucinatoires ? Si l'on veut bien se rappeler la difficulté qu'eurent les Apôtres à admettre, à la première heure, la Résurrection ; si l'on veut bien se remémorer l'ardeur de Paul à combattre les chrétiens avant sa conversion, on ne peut soutenir, avec quelque apparence de sérieux, le caractère visionnaire ou hallucinatoire de la Résurrection. C'est d'ailleurs la Résurrection seule qui permet d'expliquer ce mystère de la Croix auquel Karl Adam consacre

[1] **Das Leben Jesu im Lande und Volke Israel,** von D^r^ Franz Michel Willam. — In 8 de XII-514 p., broché 5 m. 80. — Herder, Fribourg-en Brisgau, 1933.

Une traduction française par M. l'abbé Marcel Gautier vient de paraître chez Casterman et aux Editions Salvator (Porte du Miroir, à Mulhouse) : *La vie de Jésus dans le pays et le peuple d'Israël,* gr. in-8 de 528 p. et 33 hors-texte, 25 f., franco 26 f. 50.

[2] D^r^ Karl Adam : **Jésus, le Christ.** — Un vol. in-8 de 368 p., 20 f., franco 21 f. 50. — Editions Salvator, Mulhouse, 1934.

en terminant (p. 312-365) des pages si fortes et si prenantes.

On ne s'étonnera pas que ce livre, admirablement charpenté et d'une dialectique aussi vigoureuse, ait connu, dès son apparition en Allemagne, les appréciations les plus flatteuses des revues les plus compétentes. Les premières éditions furent si rapidement épuisées que la traduction dont nous parlons put bénéficier des retouches et des additions de la 3e édition. C'est que *Jésus le Christ* n'est pas seulement l'œuvre d'un savant et d'un théologien éminent ; c'est avant tout et c'est surtout l'expression chaude et vibrante d'un homme qui vit intensément sa foi et qui veut passionnément la faire partager à ses frères qui ne la connaissent pas ou la méconnaissent. Karl Adam met en présence de Jésus l'âme contemporaine. Puisse-t-elle, et avec le traducteur (p. 7) nous formulons nous aussi ce souhait, reconnaître en Lui Celui-là seul qui soit capable de lui apporter la lumière et le salut !

b) Le R. P. Pinard de la Boullaye n'est pas animé d'un moindre zèle apostolique. Pour en juger, mieux vaut encore l'entendre que le lire, bien que ses volumes, avec les notes documentées et savantes qui les accompagnent, accentuent souvent dans l'âme de ceux qui l'ont entendu l'ébranlement produit parfois par sa parole et permettent à ceux qui n'habitent point Paris ou n'utilisent pas la T. S. F. de bénéficier de sa doctrine.

Jusqu'à ce jour le savant conférencier n'avait qu'exploré, pour ainsi dire, les alentours de son sujet. Au cours du Carême de 1933, c'est la Personne même de Jésus qu'il a étudiée [1].

La première question qu'il se pose, c'est le pourquoi de l'Incarnation, et il y répond en disant que le Verbe eut en vue l'instruction et la rédemption de l'Humanité et aussi la glorification de son Père. Il aborde ensuite le mystère de l'Homme Dieu : l'union des deux natures en une seule personne, et il cherche à l'éclairer par l'enseignement de l'Eglise et les explications des théologiens. Il brosse ensuite un tableau délicieux de la vie de Jésus à Nazareth, réhabilitant par son exemple la pauvreté, le travail et l'obéissance. Enfin, le R. P. offre quelques aspects de la personnalité du Christ : comment et pourquoi il fut avant tout l'apôtre de Dieu, pourquoi il accepta de subir des épreuves et des tentations. La dernière conférence caractérise la personnalité de Jésus en nous le présentant comme la charité incarnée.

c) C'est aussi de Jésus qu'ont traité, à l'occasion du XIXe centenaire de la Rédemption, MM. Bardy, Masure et Briand [2]. Ils l'ont fait dans un petit volume, modeste d'apparence, mais très substantiel : ce qui rend impossible tout résumé. On ne peut qu'une chose, c'est indiquer le but de l'ouvrage et dire comment il a été atteint. A nos contemporains que le problème religieux tourmente de plus en plus, les trois auteurs ont voulu montrer, par une information précise et des données positives, combien le christianisme, qui avait si bien répondu aux aspirations de l'humanité il y a vingt siècles, répond encore parfaitement à leurs propres aspirations et conserve toujours le secret de cette vraie vie qui seule mérite d'être vécue. Dans ce dessein, M. Bardy a montré comment le Christ réalisa dans toute leur pureté les espérances messianiques d'Israël ; M. Masure a exposé en une vigoureuse synthèse la substance même de la foi chrétienne ; et M. Brillant a décrit en termes excellents la piété contemporaine envers le Christ. Ces pages profondément vécues demeurent très vivantes : elles seront, nous n'en doutons pas, bienfaisantes.

6. — Pourquoi faut-il maintenant que la nécessité nous contraigne de signaler, au moins à titre d'information, deux autres ouvrages sur Jésus, conçus et écrits dans un tout autre esprit et dont les conclusions sont loin de se rapprocher des conclusions traditionnelles ? Nous voulons parler de la *Vie de Jésus* de M. Goguel (Paris, Payot), et du *Jésus* de M. Guignebert (dans la collection *L'Evolution de l'humanité* de Henri Berr). L'un et l'autre ont la prétention de ne se placer que sur le terrain de l'histoire et d'agir en critiques impartiaux, affranchis de tout préjugé confessionnel. « Ne demandons qu'aux faits et aux textes la réponse aux questions que nous avons à leur poser, dit M. Guignebert. Gardons-nous des constructions pseudo-logiques et des inductions mauvaises conseillères, auxquelles nous inclinerait dans trop de cas le dépit de notre impuissance à atteindre la certitude » (p. 358 359). On ne saurait mieux dire, et de fait ces Messieurs traitent avec dédain ou sévérité les extravagances d'un Binet-Sanglé ou d'un Couchoud.

Mais, en dépit de leurs désirs d'impartialité dont nous prenons acte, ces Messieurs sont-ils réellement impartiaux ? Il suffit, pour en juger, de voir de quelle manière ils traitent et utilisent les documents évangéliques. Pas un personnage de l'antiquité ne pourrait jamais espérer revivre devant nous, si les pièces le concernant étaient soumises à une semblable critique littéraire ou historique, dont toutes les conclusions présupposent la négation du surnaturel et l'impossibilité absolue du miracle et de la prophétie. Comment s'étonner dès lors de ce résidu si maigre, si peu consistant, que l'on veut bien nous laisser à l'actif du Jésus de l'histoire ? Homme en tout semblable aux autres, vivant entouré de frères et de sœurs dans ce coin de Galilée où il était né au temps de l'empereur Auguste (p. 148), Jésus, après avoir grandi sans que rien de bien extraordinaire ait pu laisser présager son avenir (p. 150), se sentit un jour appelé, sous l'influence de son tempérament et aussi des aspirations du dehors (p. 267),

[1] H. Pinard de la Boullaye, S. J. : **La Personne de Jésus.** — Un vol. in-8 écu de 264 p., 12 f. — Paris, Edition Spes.

[2] **Le Rédempteur.** — Un vol. in-12 de 234 p., 15 f. — Paris, Bloud et Gay, 1933.

à prêcher l'avènement imminent du Royaume de Dieu. L'idée qu'il se faisait de ce royaume tenait par ses racines au fond d'idées qui avait cours autour de lui. Pourtant, sur certains points d'importance, il s'écartait, semble-t-il, de l'attente commune : ainsi le royaume n'était pas pour lui un royaume politique (p. 402). Il est assez difficile de dire quel rôle il entendait jouer à l'égard de ce royaume. Il est certain que Jésus ne s'est pas donné pour un Messie politique et guerrier, ni davantage pour un Messie transcendant, juge futur des hommes et roi triomphant des élus. Selon M. G., Jésus ne s'est pas cru Messie, il ne s'est pas donné comme tel (p. 345-356). Après une vie publique de quelques mois, trois ou quatre peut-être (p. 250), durant lesquels, quand il ne se cachait pas, il parcourut, entouré d'une quinzaine de personnes, les bourgades de Galilée, son aventure se termina par un jugement, une condamnation et le supplice de la croix, dont la certitude historique ne peut être révoquée en doute (p. 577-600).

Le plus étonnant, c'est qu'une fin aussi tragique n'ait pas terrifié ses disciples et anéanti irrémédiablement son œuvre. — Mais direz-vous, il y eut la Résurrection. — Or, la résurrection, M. G. ne l'admet pas. Pour lui, elle n'est pas un fait qui appartient à l'histoire; elle est un produit de la foi des disciples (p. 497). En dépit des témoignages évangéliques sur la sépulture de Jésus, M G. prétend que le corps de Jésus a été probablement jeté par les bourreaux au *pourrissoir* des suppliciés plutôt que dans un sépulcre neuf (p. 615-638). En dépit de cette lenteur à croire à la résurrection dont les Apôtres font preuve selon les textes sacrés, M. G. donne pour base à leur foi au Christ ressuscité non des apparitions réelles et objectives, mais des phénomènes de conscience. Sous sa forme première, la foi en la résurrection est sortie d'une réaction, dans la conscience de Pierre et de ses compagnons, de leur confiance en Jésus un moment déprimée par le coup inattendu de l'arrestation et du supplice du Maître (p. 661). Les Apôtres ont commencé à croire que Jésus par sa résurrection était devenu le Messie (p. 497), et c'est alors qu'ils ont compris le sens de sa mort et ont vu en lui le Rédempteur (p. 499). En sortant du monde juif, la propagande chrétienne a rencontré dans le monde païen les mystères d'immortalité et les religions de salut. Sous leur influence, « le Messie juif, inintelligible et indifférent aux Grecs, est devenu le Seigneur, le Sauveur, le Fils de Dieu, le Maître souverain du Cosmos, Celui devant qui la Création tout entière plie le genou » (p. 662-663). C'est de cette transformation de la personne de Jésus, qui date du jour où l'on crut à sa Résurrection, que témoigneraient aujourd'hui nos Evangiles (p. 664). De l'œuvre de Jésus, selon M. G., il ne resterait rien ou à peu près (p. 665). Son enseignement authentique ne lui aurait point survécu. Le prophète de Nazareth n'aurait ni prévu, ni voulu ce qui a remplacé le proche avenir qu'il croyait préparer. Si le Christianisme est bien sorti de lui, puisque c'est par la spéculation autour de sa personne et de sa levée que la religion nouvelle s'est organisée, « ce n'est pas lui qui l'a fondée Il ne l'a même pas soupçonnée » (p. 498).

Nous en avons assez dit. Le Conseil de Vigilance de Paris a condamné le *Jésus* de M. G. ; mais il n'est pas en son pouvoir d'empêcher les idées de MM. Goguel et Guignebert de faire leur chemin, de s'infiltrer parmi les élèves de nos Facultés, de nos grandes Ecoles, voire des Ecoles normales et d'atteindre parfois, pour les troubler, les esprits de nos meilleurs catholiques. Sans suspecter en quoi que ce soit la bonne foi et la loyauté de ces Messieurs, il faut pour discuter avec eux se placer résolument sur le terrain de l'histoire et de la critique des documents, et leur montrer que leurs conclusions, qu'ils donnent comme définitives, sont susceptibles d'être revisées. C'est là une tâche qui incombe aux professeurs de nos Universités catholiques, et tous les prêtres ayant la lourde responsabilité des âmes doivent s'efforcer de suivre ces controverses, dont l'enjeu peut être la foi d'un certain nombre des nôtres.

Que nos confrères, toutefois, ne s'alarment pas inutilement et qu'ils ne doutent pas un instant, en face des négations que nous venons de leur signaler, de la solidité des positions traditionnelles. Karl Adam a écrit quelque part : « Le savant, le critique qui ne prie pas, qui ne crie pas au plus profond de son cœur : « Seigneur, venez en aide à mon incrédulité ! » celui-là ne devrait pas ouvrir l'Evangile. » Ce n'est, hélas ! que trop vrai, surtout si, à ce manque de prière, s'adjoint un préjugé philosophique aveugle contre toute manifestation du surnaturel. Qu'on relise l'article que nous avons écrit dans l'*Ami* 1926, p. 561-572, et l'on verra pourquoi les conclusions des critiques catholiques et des critiques indépendants ne peuvent qu'être diamétralement opposées [1].

Puisque nous venons de parler assez longuement de M. Guignebert, nous en profitons pour rectifier une erreur qui s'était glissée dans notre dernier Bulletin, 1933, p. 578. Suivant une information de *La Vie Catholique* du 1er avril 1933, nous avions

[1] Pour l'instant, contentons-nous de signaler à nos lecteurs des articles de revues ou des volumes où ils trouveront exposées et discutées les théories dont nous n'avons donné ici qu'un aperçu. Voir *Ami* 1921, p. 321-330 ; — 1922, p. 465-476 ; — 1923, p. 561-571, p. 689-698, p. 769-779 ; — 1925, p. 753-762 ; — 1929, p. 417-424 ; — 1930, p. 145-157. Ces articles peuvent encore être utilisés avec profit ; ils n'ont pas vieilli.

Sur la *Vie de Jésus* de Goguel : *Rev. bibliq.* 1932, p. 598-614 ; *Recherch. de science relig.* 1933, p. 247-250. — Sur *La foi en la résurrection de Jésus dans le christianisme primitif*, du même, voir *Rev. bibliq.* 1933, p. 569-583. — Sur le *Jésus* de M. Guignebert : *Rev. bibliq.* 1933, p. 435-440, et Lepin, *Revue Apologétique*, avril et mai 1934, p. 385-407, 513-540. — Au sujet du problème de Jésus, tel qu'il se pose de nos jours, nous signalons à nos confrères, outre Karl Adam, *Jésus le Christ* dont nous parlons ci-dessus, Paul Buysse, *Jésus devant la Critique : son existence, sa mission, sa personnalité* ; du même, *L'Eglise de Jésus devant la raison et le cœur de l'homme* (Paris, Desclée, de Brouwer et Cie), Braun, O. P., *Où en est le Problème de Jésus* (Paris, Gabalda).

écrit que M. G. accordait sa confiance à un pamphlet talmudique du vi[e] siècle, les *Toledoth Jeshu'a*. C'est absolument faux. Voici ce qu'a écrit M. Guignebert, p. 25 :

« Dès le second siècle circulait la légende juive de l'adultère de Marie avec le soldat Panthera ou Pandera. Celse la connaît. Elle s'explique par la nécessité de donner une interprétation de polémique à l'affirmation de la naissance virginale du Christ *et ne représente certainement aucune tradition autonome*. Il en va de même des *méchancetés injurieuses* à l'adresse de Marie qu'on a relevées dans le Talmud. En réalité, la légende talmudique de Jésus, qui ne s'achève pas avant le v[e] siècle, n'a commencé à se former qu'avec la séparation du christianisme et du judaïsme, c'est-à-dire après la constitution de la tradition chrétienne. *Elle en est tout simplement une déformation infamante et l'historien de Jésus n'a rien à tirer d'elle.* »

Il a renvoyé à Dalman, Barth, Herford, Strack, qui rejettent tous cette légende.

Dans une note de la page 140, n. 3, revenant sur cette légende de Pandera, il l'a de nouveau traitée de « *calomnie juive* » avec renvoi, cette fois, à Laible, Saintyves, de Quincey, W. Bauer, qui sont de même avis.

Enfin, à la p. 143, il a qualifié l'historiette de Pandera de « *calomnie antichrétienne.* »

En maintes circonstances, M. le professeur G. s'est montré parfaitement courtois pour nos confrères en Sorbonne. Nous différons d'avis avec lui sur bien des points ; nous avons discuté ses idées et nous continuerons, mais nous ne voulons le faire qu'en respectant les droits de la vérité : c'est une tradition à l'*Ami*.

III. — La Bible de Montserrat

La Bible doit déjà beaucoup à l'Ordre de St-Benoît. Ce sont ses religieux qui, d'abord sous la direction du cardinal Gasquet, maintenant sous celle de Dom Quentin, s'efforcent dans la jeune abbaye St-Jérôme de Rome de ramener à sa pureté primitive le texte de notre Vulgate. Déjà le texte révisé des trois premiers livres du Pentateuque a été publié, et l'*Ami* en a signalé les caractéristiques (cf. 1927, p. 225, et 1931, p. 640).

De son côté la colonie palestinienne des Bénédictins de Montserrat a entrepris de publier une traduction et un commentaire de la Sainte Ecriture en langue catalane, qui demeurera un monument de science, de théologie, de piété et d'art.

La direction de l'entreprise a été confiée au R. P. Bonaventure Ubach. Il est particulièrement qualifié pour mener à bien cet important travail. Ancien élève de notre Ecole biblique et archéologique de Jérusalem, il connaît parfaitement les langues sémitiques, surtout l'hébreu, et de nombreux voyages en Palestine, Syrie, Mésopotamie ou Arabie, dont plusieurs ne furent pas sans danger, l'ont mis à même de connaître par une vue directe les sites où évolua le peuple de Dieu au cours de son histoire. Pour donner à son œuvre toute la perfection typographique désirable, il a à sa disposition les presses de Montserrat ; le texte est imprimé sur un très beau papier, avec une exactitude et une élégance qui sont bien proches de la perfection.

Nous avons reçu de cette Bible les quatre premiers volumes, format in-4°, reliés toile : trois sont consacrés au commentaire du Pentateuque et un à l'illustration du livre de la Genèse. Un chroniqueur a non seulement de la joie, mais il ressent une certaine fierté quand il lui est donné par ces temps de crise, de présenter de tels travaux, entrepris par des religieux catholiques ; cette entreprise constitue un bel acte de foi et de confiance en la divine Providence.

Le premier volume de la Bible de Montserrat [1], consacré à la Genèse, a paru en 1926 ; le second (Exode et Lévitique) en 1927 ; le troisième (Nombres et Deutéronome) en 1928 ; et c'est en 1929 qu'ont été publiées les planches de documentation graphiques destinées à illustrer le livre de la Genèse. Qui n'admirerait une telle rapidité et une telle régularité dans la publication ?

Le premier volume commence par une introduction générale nécessairement fort succincte, mais contenant tout l'essentiel sur la canonicité, l'inspiration et sa conséquence rigoureuse, l'inerrance absolue, sur les textes et sur les versions de l'Anc. et du Nouv. Testament (p. 25-35).

Viennent ensuite la traduction et le commentaire proprement dits.

La préface (p. 15-22) indique les directives selon lesquelles Dom Ubach a conduit son travail. Il a voulu tout d'abord donner une traduction des textes originaux (hébreu, araméen ou grec) aussi littérale que possible, sans exclure pour cela l'élégance ni non plus certaines petites corrections qui s'imposaient et qu'il a, d'ailleurs, loyalement signalées. La traduction en catalan, imprimée en gros caractères, occupe le milieu de la page ; en marge, en caractères plus petits mais parfaitement lisibles, se trouve reproduit le texte de la Vulgate. Le lecteur peut ainsi s'y reporter à tout instant pour voir les divergences de notre version latine d'avec les textes originaux. On aurait facilité grandement sa tâche si l'on avait imprimé en caractères italiques les passages sur lesquels il y avait lieu de retenir son attention. Disons de suite que la traduction est celle d'un maître parfaitement familiarisé avec le texte hébreu du Pentateuque.

Le commentaire vise à faire saisir le mieux possible le sens littéral et à faire plus particulièrement ressortir les passages dogmatiques. Dans ce but, toutes les ressources dont dispose le commentateur moderne sont mises à contribution, large-

[1] La Biblia, *versio dels textos originals i comentari pels Monjos de Montserrat.* — I *El Gènesi*, per Dom Bonaventura Ubach, Monastir de Montserrat ; in-4° relié de 289 pages. — II *L'Exode-El Levitic*, per Dom B. Ubach ; in-4° relié de 361 pages. — III. *Els Nombres-El Deuteronomi*, per Dom B. Ubach ; in-4° relié de 380 pages. — *La Biblia, illustracio pels Monjos de Montserrat. El Gènesi*, per Dom B. Ubach ; in-4° relié de 315 pages.

ment sans doute, mais en évitant tout vain étalage d'érudition. Il est fait tour à tour appel à la philologie, à la géographie, à l'archéologie, à l'histoire de l'antiquité, même au Folklore et aussi, cela va sans dire, aux Pères et aux anciens commentateurs. Les lecteurs visés, qui sont non des spécialistes, mais des gens instruits, auront toute satisfaction.

Une introduction au Pentateuque s'imposait au début du livre de la Genèse; elle est courte, trop courte même (4 pages, 39-42) pour expliquer avec toutes les nuances voulues un problème si délicat et si complexe. Somme toute, Dom Ubach se borne à donner en une page la preuve de l'authenticité du Pentateuque par l'Ecriture Sainte, la tradition chrétienne et l'examen interne des cinq livres de Moïse ; puis il expose la théorie documentaire et donne la décision de la Commission biblique du 27 juin 1906. L'introduction à la Genèse est aussi brève et il n'est pas fait allusion à l'utilisation de sources pour sa rédaction. Et pourtant l'hypothèse, pour ce livre, ne crée aucune difficulté ; elle est couramment admise, même par les exégètes les plus conservateurs, et elle aide à résoudre de nombreuses objections.

C'est bien rarement que l'auteur cite au cours du commentaire les ouvrages dont il s'est servi ; le plus souvent il ne mentionne que les auteurs derrière l'autorité desquels il s'abrite. Ce sont généralement des noms qui font autorité en assyriologie ; mais, même quand il ne cite aucun nom, on sent à quel point il est pénét é de la littérature de son sujet, qu'il s'agisse des revues spéciales ou des livres. On admire surtout avec quelle aisance il procède à la localisation des sites géographiques mentionnés dans la Genèse.

La connaissance directe de l'Orient et en particulier de la péninsule sinaïtique a beaucoup facilité à Dom Ubach son commentaire du livre de l'Exode. Il a localisé le Sinaï au *Djébel Mousa* (p. 103, 104) ; son opinion a d'autant plus de poids que, seul avec M. Van der Vorst de Malines, il a eu la belle audace d'explorer la contrée sans se faire accompagner d'un drogman ni se faire suivre du matériel indispensable pour procurer à l'Européen le minimum de confort [1]. Il a daté (p. 18) l'exode des Hébreux de l'époque de Ménephtah (XIIIe s. av. J.-C.) et situé le passage miraculeux de la Mer Rouge au seuil du Sérapeum, entre les lacs Amers et le lac Timsah (p. 80). On s'accorderait aujourd'hui, après les études de M. Cl. Bourdon [2], pour descendre un peu plus bas et faire traverser la Mer Rouge par les fugitifs au *seuil de Chalouf* [3]. Les connaissances archéologiques ont aussi beaucoup aidé Dom Ubach à décrire la Tente de réunion, l'arche d'Alliance et tout le mobilier cultuel ; elles ne l'ont pas moins secondé pour exposer et commenter la législation du Lévitique, dans lequel il voit un recueil, écrit non d'une seule venue mais au fur et à mesure que les circonstances amenaient Moïse à édicter de nouvelles lois.

Les introductions aux Nombres (p. 13-16) et au Deutéronome (p. 209-212) sont toujours aussi succinctes. Pour le livre du Deutéronome dont l'authenticité offre quelques difficultés provenant du fond ou de la forme, Dom Ubach s'en remet docilement aux décisions de la Commission biblique, quitte à signaler à l'occasion, çà et là dans son commentaire, les passages qui lui paraissent devoir être attribués à un auteur inspiré qui aurait écrit après la mort de Moïse. (Il est juste de reconnaître qu'une discussion approfondie du problème du Deutéronome ne serait pas à sa place dans cette collection). A propos des Nombres, il insiste sur les signes internes d'authenticité, qu'il s'agisse des lois faites évidemment pour un peuple nomade vivant sous la tente ou des récits eux-mêmes si vifs, si précis, si empreints de couleur locale. Les itinéraires des Nombres avaient été, autrefois, l'objet d'études du R. P. Lagrange *(Rev. bibliq.* 1900, p. 273-287, 443-449) ; l'auteur ne pouvait mieux faire que d'utiliser ces travaux dont sa science pratique de la géographie palestinienne lui permettait de vérifier les conclusions. En ce qui concerne la frontière nord de la Palestine (Num., XXXIV, 7 sq), il a pris parti pour l'interprétation large (p. 147-150) ; il en fixe la limite aux environs de Tripoli pour remonter la vallée du *Nahr-El-Kebir* et arriver dans la plaine de la Beqa'a.

Dom Ubach a trouvé une formule heureuse pour caractériser la législation du Deutéronome : c'est tout à la fois, dit-il, la prédication et le testament de Moïse (p. 209, 210).

En général, la critique textuelle de Dom Ubach est plus hardie que ne l'est sa critique littéraire ou historique, sans jamais dépasser pourtant les limites de la prudence.

Cette Bible mérite de rencontrer le meilleur accueil chez les catholiques espagnols, voire chez ceux du monde entier, que ne peuvent laisser indifférents les efforts scientifiques des autres nations [1].

A côté d'une Bible commentée par la philologie, l'histoire et la théologie, Dom Ubach publie une Bible illustrée. Non certes qu'il veuille rivaliser avec Gustave Doré ou Tissot, mais il a pensé que le moyen le meilleur de permettre une intelligence profonde du texte sacré et de faire goûter et comprendre les explications géographiques et historiques de son commentaire, c'était de les agrémenter de reproductions photographiques

[1] Cf. *El Sinai, viatge per l'Arabia petrea, cercant les petjades d'Israël (2 abril-8 maig 1910)*, pel pare B. Ubach, O. S. B. del Monastir de Montserrat; Barcelone 1913 ; in-8 de XII-367 pages, avec une carte.

[2] *Mémoires de la Société royale de Géographie d'Egypte*, t. VII, Le Caire, 1925. In-4° XVI-157 p. avec 7 planches hors texte et 9 cartes en couleurs.

[3] Cf. *Supplément au Dict. de la Bible*, t. II. col. 1333-1342 au mot *Exode*, carte n° 245. L'article est du très regretté P. Mallon, S. J., directeur de la succursale de l'Institut biblique de Jérusalem.

[1] Nous croyons savoir que d'autres commentaires, sur les Psaumes, paraît-il, sont venus s'ajouter à ceux dont nous venons de parler. Nous les signalerons volontiers dès que nous les aurons reçus.

donnant une idée très exacte des contrées, des personnages et des conditions de la vie en Orient aux diverses époques bibliques, et même avant. Voilà pourquoi tout un volume de 315 pages, avec 150 planches de documentation graphique, est consacré à l'illustration du seul livre de la Genèse. On n'avait jamais fait aussi bien ni aussi richement ! Diagrammes, planches, photographies, de 450 à 500, défilent sous nos yeux pour concrétiser le texte sacré et l'animer en lui rendant sa véritable couleur locale. Les graphiques sont groupés sur le recto des pages ; au verso il y a le rappel des passages scripturaires illustrés, avec une explication de l'image qui précise le commentaire antérieurement publié sur la Genèse. Le recueil d'illustrations peut être utilisé en même temps que le commentaire du livre proprement dit ; mais il est aussi utilisable par lui-même indépendamment de tout commentaire. Nous tenons à faire cette remarque pour les professeurs d'Ecriture Sainte de nos Grands Séminaires. Ils recherchent souvent, pour illustrer leurs leçons, des Atlas bibliques ou des Manuels d'archéologie ; ils trouveront dans le volume de Dom Ubach un choix judicieux d'illustrations au sujet desquelles bien peu de réserves sont à formuler. Il y en a une pourtant sur laquelle il convient de retenir l'attention : c'est la reproduction de ce trop fameux cylindre Smith (p. 19, 1). On y a vu naguère et je ne voudrais pas affirmer que certains n'y voient pas encore une représentation de la scène de la tentation au paradis terrestre. C'est une erreur. Le cylindre de Smith représente tout simplement un couple divin qui s'affronte devant une sorte d'arbre sacré avec un serpent symbolique dressé derrière la déesse.

Cette réserve faite, il est juste de faire ressortir l'amplitude de la documentation géographique, ethnographique et historique groupée dans le recueil. A l'occasion des origines, des reconstitutions graphiques traduisent les conceptions hébraïque, babylonienne et égyptienne de l'univers. L'anthropologie et la paléontologie sont mises à contribution à l'occasion de la création de l'homme, et les explications fournies, les documents publiés tiennent compte des derniers progrès accomplis par ces sciences. Les fouilles préhistoriques inaugurées en Palestine apportent leur appoint de lumière sur l'origine et l'évolution de l'industrie humaine. Puis, ce sont les peintures et les bas reliefs des grands hypogées égyptiens, les reliefs asianiques et hittites et les frustes essais des modeleurs palestiniens. Les fouilles de nos jours permettent de retrouver les splendeurs de la vie chaldéenne d'autrefois et de replacer dans son milieu la vie patriarcale. On peut suivre les ancêtres vénérés au hasard de leurs campements imposés par la saison ou par l'état des pâturages. Sichem, Bethel, Mambré et sa chênaie, Hébron reprennent vie sous nos yeux. Enfin sur les localisations controversées (comme Maspha en Transjordanie, Migdal Eder, Moriah, Odollam, Gerar), sur l'itinéraire de Jacob en son ensemble, Dom Ubach donne ses raisons souvent impressionnantes sur le site qu'il préfère, sans refuser de documenter sur les autres hypothèses plausibles.

IV. — Pour nos Grands Séminaires

1. — Le tome II du *Manuel d'Etudes bibliques* des abbés Lusseau et Collomb a paru dans les premiers jours de 1934 [1].

Ce volume est considérable ; comment pourrait-il en être autrement, puisqu'il traite de tous les livres historiques de l'Ancien Testament ? Il se divise en deux parties d'inégale étendue.

Dans la première (p. 5-320) les auteurs exposent les problèmes d'ordre critique qui se posent à l'occasion de chacun des livres, spécialement pour leur authenticité et leur historicité. Ils fournissent ainsi à leurs lecteurs, prêtres ou élèves, les indications indispensables à la lecture sérieuse et profitable du texte sacré [2].

La seconde partie va de la page 322 à la p. 1147. Mais que de problèmes abordés et de richesses accumulées ! L'histoire des origines, puis celle du peuple d'Israël sont abordées sans esquiver aucune des questions difficiles ou délicates que le commentateur, exégète ou historien, peut rencontrer sur sa route. Les onze premiers chapitres de la Genèse sont commentés des pages 321-474, et à leur propos sont exposées et discutées les théories évolutionnistes, les opinions diverses sur la chronologie des origines et l'universalité du déluge. L'histoire même d'Israël est précédée d'une introduction fort utile sur la géographie physique et politique du pays de Canaan, de la Chaldée et de l'Egypte (p. 476-496). L'histoire d'Israël commence avec Abraham et va jusqu'à la révolte de Bar-Kochéba en 132 ap. J.-C. (p. 498-1147). Dans ce bloc imposant, il nous plaît de signaler tout particulièrement : l'étude sur Abraham (p. 498-537), sur la Loi de Moïse (p. 676-705), sur David et Salomon (p. 813-899), sur la diaspora juive en Babylonie, à Eléphantine et à Alexandrie (p. 1034-1052).

A l'éloge de ce volume et des auteurs, qui ont fourni pour le composer un travail colossal, il est juste de mettre en relief trois qualités importantes.

[1] Abbés Lusseau et Collomb. — *Manuel d'Etudes Bibliques*. Tome II : **Les livres historiques de l'Ancien Testament.** — Un vol. gr. in-8 de XVI-1166 p., 60 f. ; franco 63 f. ; étranger 67 f. 50. — Paris, Téqui. (Remise de 33 °/° aux étudiants ecclésiastiques sur le livre et non sur le port, en s'adressant directement à l'éditeur)

[2] Ces questions d'Introduction, quand il s'agit, comme on doit le faire dans nos Séminaires, de donner une vue d'ensemble des livres de la Bible, absorbent un temps précieux et empêchent trop souvent le contact direct avec les textes sacrés. Qui de nous n'a gardé le souvenir d'études ecclésiastiques qui s'étaient bornées, pour la Sainte Ecriture, aux travaux d'approche sans jamais pénétrer au cœur même de la place ? Sur une année de cours, les questions d'introduction ne devraient pas prendre plus de trois mois. Des Manuels comme celui dont nous parlons, comme ceux de Renié et de Verdunoy, vont désormais simplifier la tâche des professeurs et des élèves. Leurs auteurs, quels qu'ils soient, pour l'œuvre de synthèse critique qu'ils se sont imposée, ont droit à notre gratitude.

1° Pour chaque question, qu'elle ait trait à l'introduction proprement dite ou à l'histoire, ils ont dressé une bibliographie abondante, bien à jour, d'auteurs catholiques ou non. Ainsi, pour le Pentateuque et sa valeur historique : p. 14-16 ; 40-41 ; 98-99 ; pour Josué : p. 124-125 ; pour les Rois : p. 174-175 ; 194-195 ; etc., etc.

2° Ils ont abondamment utilisé les documents profanes. Aucun manuel avant eux ne l'avait fait à ce point. Il suffit, pour s'en rendre compte, de parcourir l'Introduction à propos de l'origine du monde, du déluge, de l'époque patriarcale (p. 109-118), de Josué (p. 139-145), des Rois (p. 209-222), et surtout l'exposé narratif où sont, tour à tour, mis à contribution le monolithe de Salmanasar III (p. 924-926), l'inscription de Kalach (p. 939-940), le texte des Fastes de Sargon II (p. 960), le prisme de Taylor (p. 968), le bas-relief du palais de Ninive (p. 969), les inscriptions d'Asarhaddon (p. 977) et d'Asurbanipal (p. 979). Les textes allégués sont présentés de la manière la plus claire et la plus profitable aux étudiants. Les auteurs ne se bornent pas à faire intervenir ces documents à point nommé. En tête des chapitres ou des paragraphes, ils donnent une connaissance suffisante des éléments d'information auxquels ils veulent recourir, si bien que le lecteur voit et le profit que l'on peut en tirer et les difficultés que présentent parfois leur étude ou leur utilisation.

3° Comme il convient à un manuel, ils ne donnent que des opinions sûres, sages et éprouvées, et nous ne saurions trop les féliciter de ne pas se laisser impressionner par des critiques parfois acerbes. Un manuel ne doit pas être un pionnier. Ils savent d'ailleurs exprimer les opinions traditionnelles avec toutes les nuances qu'il convient. Prenons, par exemple, le cas si délicat de l'authenticité du Pentateuque. Ils suivent pas à pas le décret de la Commission Biblique et ne sont pas plus rigoristes qu'elle ne l'est elle-même. A la page 21, ils énoncent comme une thèse traditionnelle non celle de l'authenticité intégrale, mais celle de l'authenticité *substantielle*, et ils la défendent (p. 93-97) avec toutes les nuances désirables et compatibles avec le but qu'ils ont en vue. Leurs conclusions relatives à l'évolutionnisme tiennent compte tout à la fois des exigences scientifiques fondées et des données bibliques : « Dieu *a créé la matière élémentaire et l'âme humaine*. Il est intervenu *spécialement*, et probablement *immédiatement*, pour la production des *végétaux* et des *animaux ; spécialement et immédiatement pour la production du corps de l'homme* » (p. 390). Les caractères italiques employés par les auteurs montrent avec quel sens des nuances leurs conclusions sont formulées. Citons encore, en exemple, leur attitude au point de vue chronologique : « La date du déluge par rapport à la création de l'homme, la date d'Abraham par rapport au déluge, la date de la dispersion des peuples nous sont inconnues. Il n'y a dès lors aucune difficulté d'ordre biblique à suivre les savants qui s'occupent de préhistoire, quand ils évaluent à plusieurs dizaines de milliers les années qui nous séparent de la création d'Adam et à des millions celles qui mesurent les ères géologique et cosmique » (p. 473). A l'occasion même, et avec toute la prudence qui convient, MM. Lusseau et Collomb ne craignent pas de se rallier à un ordre chronologique nouveau, en particulier dans le cas de la succession Néhémie-Esdras (p. 1009-1016).

Le volume qui vient de paraître était certainement le plus difficile à rédiger. Les écueils ne manquaient pas ; nos auteurs ont su les éviter et nous les en félicitons de tout cœur. A tous, prêtres ou élèves, ils ont rendu un service signalé.

Comme nous les savons très désireux de perfectionner leur œuvre, ils voudront bien nous permettre certaines remarques. Nous les formulons d'autant plus volontiers qu'ils savent que la sympathie seule les inspire.

D'abord, nous regrettons qu'ils aient consacré tant de pages à ce système désuet qu'est le concordisme, d'autant que la décision de la C. B. l'a vraiment quelque peu disqualifié. Un récit *populaire* n'a pu entendre le mot *jour* qu'au sens populaire, et par conséquent aucun essai de concordisme, si large soit-il, ne devrait être tenté. Moïse voulait inculquer à son peuple ces deux idées : tout ce qui existe a été fait par Dieu, et l'homme doit consacrer à son Créateur un jour par semaine. Y avait-il pour lui de moyen meilleur, pour concrétiser ces deux pensées, que de montrer produit par Dieu tout ce que l'on voit, et de modeler l'activité divine sur l'activité humaine pour aboutir au repos du septième jour ? Le caractère historique de la création porte sur le fait même, et non sur l'ordre de succession des divers objets créés.

Nous aurions aimé qu'à propos de la date du livre de Ruth (p. 169) fût mentionnée l'opinion du P. Joüon ; que les dates de règne fussent mises régulièrement après la mention de chaque monarque assyrien. On la trouve pour Salmanasar III et Sargon II ; on la cherche en vain pour Teglath Phalasar III, Sennachérib et Nabopolassar. Et Dieu sait si des élèves ont besoin d'avoir ces dates constamment sous les yeux !

Enfin, et parce que ce livre est un Manuel, nous regrettons vivement que, contrairement à l'avis presque unanime des assyriologues et de beaucoup d'exégètes, on ait donné le cylindre de Smith comme un document concernant la chute (p. 404). Il y a tout intérêt à débarrasser nos Manuels de cette légende.

2. — MM. Lusseau et Collomb ont commencé par le N. T. la publication de leur Manuel ; le P. Renié, S. M., a fait l'inverse. Il a déjà publié 3 vol. in-12 sur l'A. T. : Introduction générale et Pentateuque, (20 f.), Livres historiques et didactiques (24 f.), Livres prophétiques (16 f.). L'accueil si favorable fait, en général, à ces trois premiers volumes l'a engagé à poursuivre sa tâche, et rapidement. Seul un voyage en Palestine a imposé

quelque retard, mais comment le regretter, alors que l'auteur a pu ainsi prendre avec les lieux un contact direct dont bénéficieront ses publications ?

Le volume qui vient de paraître (t. IV [1]) est consacré aux Evangiles. Il se divise en deux parties d'inégale étendue. La première aborde, avec toute l'ampleur désirable, l'introduction aux quatre évangiles (p. 9-185). Nous signalons comme étant particulièrement au point le chapitre sur la Question synoptique (p. 105-128), dont les lecteurs de la *Revue Apologétique* ont eu la primeur (en mai 1933, p. 528-545). La solution préconisée par le P. Renié est celle à laquelle se rallie de nos jours la majorité des exégètes et des commentateurs catholiques. Elle a été exposée et défendue dans le Commentaire que vient de donner le *Supplément au Dictionnaire de la Bible* (fasc. XI, col. 1218-73) sur les décisions de la C. B. relatives au problème synoptique et aux évangiles de Matthieu, Marc et Luc.

La seconde partie est de beaucoup la plus développée (p. 187-662). Un chapitre préliminaire étudie la Palestine au temps de Jésus-Christ, fournissant à l'élève les indications indispensables sur la géographie palestinienne, la situation politique et religieuse du pays au temps de Jésus. Vient ensuite un exposé des principaux faits disposés suivant l'ordre des PP. Lagrange et Lavergne qui est, sauf quelques modifications de détail, généralement adopté par les meilleurs auteurs : Lebreton, Prat, Cristiani. A la suite du P. Lagrange, le P. Renié accepte même de transposer le chapitre VI de S. Jean avant le Ve. On est dès lors d'autant plus surpris de le voir se prononcer ensuite pour un ministère public de trois années. La répartition des faits par les PP. Lagrange et Lebreton suppose une vie publique de deux ans et quelques mois. Leur synopse est logique ; celle du P. Renié l'est beaucoup moins, car la première année, de Pâques 27 à Pâques 28 (p. 328-355), contient en réalité bien peu d'événements.

On ne pouvait demander au P. Renié de commenter tout au long les textes de nos Evangiles, même en choisissant le récit le plus représentatif quand deux ou trois racontent le même fait. C'est là le rôle d'une « Bible commentée [2]. » L'auteur a fait, et excellemment, ce qu'il devait faire. Il a choisi les textes les plus importants, ceux qui alimentent la méditation du prêtre, ceux sur lesquels repose sa prédication : l'Annonciation (p. 237-46), le prologue de S. Jean (p. 246-59), le *Pater* (p. 479-80), le discours après la Cène, commenté jadis avec tant de science, de finesse psychologique et de vraie piété par le P. Huby [3].

Les questions difficiles et parfois délicates de chronologie n'ont pas été esquivées, ni les points controversés : la généalogie du Christ en Matthieu et en Luc (p. 297-302), la confession de Pierre à Césarée de Philippe et la collation de la primauté (p. 438-47). Sur la question toujours débattue du but des paraboles, le P. Renié prend (et avec raison) résolument parti pour la thèse de la miséricorde (p. 388-406).

Son Manuel, sans être parfait, — on aimerait parfois plus de précision dans l'exposé des difficultés, plus de nuance dans leurs solutions, — demeure vraiment un guide sérieux et un aide-mémoire pratique, de consultation facile et, généralement du moins, solide et bien à jour. L'auteur se tient au courant des travaux les plus récents et des conclusions archéologiques les plus nouvelles : il situe le prétoire à l'Antonia à la suite du P. Vincent *(Rev. biblique,* 1933, p. 83-113), et il ne manque pas de signaler l'intérêt que présente, en dépit de certaines thèses critiques, l'inscription dite de Nazareth (p. 638-40). Les notes au bas des pages fournissent une bibliographie judicieusement choisie qui complète, et parfois même corrige, certaines indications du Manuel. Enfin, le P. Renié a le constant souci de bien mettre en relief les directives de l'Eglise en matière d'exégèse.

Une table des textes, un index alphabétique, une table des cartes et des gravures facilitent grandement la consultation de l'ouvrage. Ajoutons que la disposition typographique n'a pas été moins soignée dans ce volume qu'elle ne le fut dans les précédents pour faciliter le travail de l'élève. Livre précieux, certes, pour l'étudiant, mais non moins utile au prêtre soucieux d'avoir sous la main un petit manuel, bien au point, auquel il puisse se référer à tout instant et rapidement.

3. — Nous tenons à signaler également, avant la reprise des cours, l'édition critique du texte du N. T. faite par le R. P. Merk, de l'Institut Biblique Pontifical [1]. Nous avions déjà celle de Vogels qui nous avait affranchis de la nécessité de recourir aux éditions critiques protestantes, à celle de Nestle en particulier. Nous aurons maintenant celle de l'Institut Biblique. Elle se présente fort bien, reliée toile rouge comme Nestle, avec des caractères typographiques d'une netteté parfaite, très faciles et très agréables à lire. On reste confondu devant la somme d'efforts patients et soutenus qu'a exigée, durant des années, l'accumulation des matériaux nécessaires à un pareil travail.

Le texte latin est celui de la Sixte-Clémentine ; le texte grec seul nous intéresse dans cette édition. Ce texte grec n'est pas celui d'un manuscrit, comme fit Swete dans son édition des Septante, et bien que le P. Merk suive davantage le *Vatica-*

[1] *Manuel d'Ecriture Sainte* par le R. P. J. Renié, S. M. — Tome IV : Les Evangiles. — Un vol. in-12 de 684 p. avec cartes et gravures, 28 f., franco 29 f. 50. — Paris et Lyon, Emmanuel Vitte.

[2] Nous savons que dans quelques semaines, au début d'octobre, la Maison Letouzey donnera sur ce point toute satisfaction aux prêtres et aux séminaristes.

[3] *Le Discours de Jésus après la Cène,* in-16 de 192 p., 24 f. ; Paris, Beauchesne, 1932.

[1] Novum Testamentum græce et latine, apparatu critico instructum edidit Augustinus Merk, S. J., petit in-8 de 35-854 pages.

nus (B) lorsque son texte est plus complet, néanmoins le texte qu'il nous présente est bien son œuvre personnelle et son choix est guidé par une critique judicieuse et généralement fondée. Il n'est pas toujours facile de choisir ; certains cas sont vraiment bien embarrassants, les autorités pour ou contre se valent ou à peu près, et nous catholiques devons y regarder à deux fois avant de rejeter du texte inspiré un passage peut-être authentique, ou de proposer comme sacrées des paroles qui ne le sont pas. En général, le P. Merk a penché plutôt pour l'adoption, sans aller toutefois jusqu'à laisser figurer dans le texte original de la *Ia Joannis* le verset des trois témoins célestes (ỷ 7).

Pour ne pas grossir démesurément un volume qui, comme tout Manuel, doit être d'un maniement facile, le P. Merk dut s'imposer un choix dans les leçons qu'il voulait mettre sous les yeux de son lecteur Il n'a pas cité, à beaucoup près, toutes celles qu'il avait recueillies. Il a donné la préférence aux leçons concernant les textes les plus importants et les plus discutés soit autrefois, soit de nos jours. Puis, il a reproduit les leçons que recommandait l'antiquité et le nombre des témoins, ou celles qui étaient représentatives d'une famille de textes ou d'un groupe de manuscrits. A côté des Onciaux il a fait figurer les cursifs dont certains, à notre époque, ont été l'objet d'études approfondies et suggestives. Sa connaissance de l'arménien et du géorgien a permis au P. Merk d'ajouter aux attestations des anciennes versions latines, syriaques ou coptes, des renvois inconnus jusqu'alors. Lui-même sur ce point rend hommage aux travaux de Vogels, dont il s'est inspiré *aliquo modo* avec le désir de poursuivre son œuvre. Enfin, il a bien eu garde de négliger les Pères et les écrivains ecclésiastiques ; en bien des circonstances, leur texte, une fois qu'il a été critiquement établi, peut mettre sur la voie pour connaître l'époque ou l'origine d'une variante déterminée et grouper en familles les manuscrits. Toutefois, il importe de bien examiner si l'on a affaire à une citation littérale ou à une citation de mémoire. Quand le texte est long, quand il est utilisé dans l'argumentation et que les divers mots ou membres de phrases sont tour à tour repris et discutés, le doute sur l'authenticité biblique du texte ne semble guère possible ; on peut et on doit en faire état.

Le lecteur saura gré au P. Merk d'avoir dressé un catalogue des manuscrits onciaux, des papyrus et des cursifs où l'on trouve pour chacun d'eux, à côté du sigle conventionnel (notons en passant que le P. Merk désigne le *Sinaïticus* par S au lieu de la première lettre de l'alphabet hébreu jusqu'alors universellement employée), l'âge du manuscrit, le lieu où il se trouve, son contenu, sa répartition dans la classification des textes du N. T. d'après von Soden. Le même travail a été fait pour les manuscrits de la Vulgate et pour ceux des anciennes versions latines.

Une telle édition, dont le texte est excellent, est appelée à rendre aux étudiants les plus grands services. On ne saurait trop remercier le R. P. Merk et l'Institut Biblique d'une publication si opportune.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus Bibliographiques

Mgr Dominique JORIO, secrétaire de la S. C. des Sacrements. — **La communion des malades.** — In-8 de 94 p., 7 f. — Louvain, Museum Lessianum.

L'auteur, bien qualifié pour traiter ce sujet, expose tout d'abord d'une manière simple et claire les points de doctrine et de discipline qui se rapportent à la communion en viatique et à la communion de dévotion des malades, soit fréquente, soit quotidienne. Il envisage ensuite ce qui a trait à la manière de porter la communion en forme publique et privée. Enfin sont abordés les problèmes relatifs au ministre de l'une et de l'autre. Ce livre est indispensable à tout prêtre chargé du ministère des âmes et soucieux d'accomplir ponctuellement son devoir.

Bien des points, en effet, sont ici précisés, que d'ordinaire les auteurs laissent dans le vague ou passent sous silence. Quand Mgr Jorio n'ose pas se prononcer d'une manière catégorique, il propose simplement l'opinion qui lui paraît recevable ; et ses opinions se présentent avec un poids tout particulier, puisque le cardinal Lega, Préfet de la S. C. des Sacrements, n'a pas hésité à préfacer l'ouvrage, se déclarant persuadé, écrit-il à l'auteur, « que tout ce que vous enseignez, expliquez et *suggérez*,... est strictement conforme non seulement aux saints canons, mais encore aux directions de la Sacrée Congrégation. »

L'auteur insiste avec raison sur l'obligation de donner la communion aux petits enfants qui, à la rigueur, en sont capables, s'ils tombent en danger de mort (n. 16-17). Un paragraphe spécial (n. 23) concerne la communion des déments. Au n. 28, Mgr Jorio se prononce nettement en faveur de la possibilité pour les malades en danger de mort de communier *chaque jour* en viatique, nonobstant l'expression *distinctis diebus* du can. 864 § 3.

Au chapitre suivant, *Communions de dévotion*, signalons avec l'auteur (n. 36) les indults accordés pour « pouvoir, en cas de maladie, et avec la permission préalable de l'Ordinaire du lieu, communier chaque jour sans être à jeun, c'est-à-dire après avoir pris quelque remède ou quelque chose par manière de boisson, sans attendre que soit écoulé le mois requis. » Au n. 40, nous relevons une interprétation opportune, concernant le cas de nécessité, prévu au can. 856, pour faire la communion sans confession, après une faute grave, à condition de faire auparavant un acte de contrition parfaite. La page mérite d'être citée :

40. « Comme exemple du cas de nécessité, dans lequel on pourrait communier sans s'être auparavant confessé, nous citerons celui d'une personne qui, consciente d'avoir commis un péché grave et étant dans l'impossibilité de se confesser, ne trouverait d'autre moyen de soustraire les saintes Espèces à une profanation certaine, que de les consommer. Un autre exemple du cas de nécessité pourrait être celui du communiant qui, se trouvant déjà au banc de communion, se souvient tout à coup d'un péché grave ; il lui est impossible de se retirer sans laisser soupçonner le mauvais état de sa conscience et ainsi compromettre

sa réputation. Il faut en dire autant des personnes vivant en communauté, qui, n'ayant pas la possibilité de se confesser, ne pourraient s'abstenir de la communion, *un jour de fête*, sans donner lieu à pareil soupçon.

« Nous avons dit : *un jour de fête*. Toutefois, si une religieuse devait attendre plusieurs jours le retour du confesseur et ne pouvait, sans attirer sur elle des soupçons, le faire appeler ou se confesser en dehors de la maison ; si par ailleurs son abstention de la sainte Table pendant tout ce temps pouvait causer quelque dommage à sa réputation ou être un motif d'étonnement pour les autres sœurs, nous croyons que cette religieuse se trouverait dans une sorte de nécessité morale de s'approcher de la sainte Table sans s'être auparavant confessée. »

L'auteur insiste avec raison (n. 42-43) sur la communion fréquente et quotidienne des malades dans les hôpitaux. Nous connaissons des hôpitaux où, par raison de service, on réglemente les jours de communion et l'aumônier lui-même ne peut arriver à porter quotidiennement la communion à ses malades, même si ce sont des religieuses malades. Les directeurs et supérieures feront bien de lire Mgr Jorio à ce sujet.

A signaler également (n. 44-46) tout un paragraphe sur les abus à prévenir dans les collèges, pensionnats et séminaires, à l'occasion de la communion fréquente et quotidienne. L'auteur résout aussi (n. 50) le problème de la communion accordée à des personnes bien portantes dans la chambre même du malade.

Transcrivons intégralement les n. 57-58 :

« La S. C. des Sacrements a déjà donné à certains Ordinaires des indults généraux, les autorisant à dispenser les fidèles qui se trouvent dans les hôpitaux ou les cliniques privées et qui ne pouvant, à cause de la maladie, observer le jeûne prescrit par l'Eglise, demandent d'en être dispensés pour pouvoir communier fréquemment et même tous les jours.

« En outre, la S. C. de la Propagande, dans la formule habituelle de pouvoirs qu'elle donne aux Ordinaires des pays de mission, a inséré dans la Formule III, n. 17, l'autorisation pour ces Ordinaires de dispenser du jeûne les malades qui ne peuvent jouir de la faculté accordée par le droit et de leur permettre de communier tous les jours, s'il s'agit de prêtres ou de religieux, et, s'il s'agit de personnes séculières, deux ou trois fois par semaine.

« La S. C. des Sacrements a accordé la faculté dont nous venons de parler à plusieurs Ordinaires en faveur d'hôpitaux, d'hospices et d'asiles de vieillards ; il n'y aurait rien d'étonnant à ce que, dans la suite, cette faculté fût étendue aux malades soignés dans leur famille. Elle a même donné à un Ordinaire la faculté d'accorder cette dispense aux personnes âgées de 60 ans, vivant dans leur famille et empêchées par la maladie d'observer le jeûne. Nous ajouterons encore que la même S. C. a donné aux Nonces, Internonces et Délégués Apostoliques, pour toute l'étendue du pays dans lequel chacun a juridiction, la faculté de dispenser les malades du jeûne eucharistique en leur accordant la permission de communier, une ou deux fois par semaine, après avoir pris un remède ou quelque chose par mode de boisson, *sans attendre le délai d'un mois* indiqué dans le canon 858 § 2. »

Ces renseignements sont extrêmement précieux ; mais l'avis formulé au n. 59 ne l'est pas moins. L'auteur, s'appuyant sur le can. 81, estime que, pour un cas particulier, l'Ordinaire qui n'a reçu aucune faculté spéciale du Saint-Siège pourrait, dans certaines circonstances, dispenser un malade de la loi du jeûne eucharistique :

« Trois conditions sont requises pour que l'Ordinaire puisse dispenser d'une loi universelle de l'Eglise : 1° que le recours au Saint-Siège soit difficile (on ne dit pas *impossible*) ; 2° que l'on ne puisse, sans un grave inconvénient, attendre la réponse du Saint-Siège ; 3° que celui-ci ait coutume d'accorder cette dispense.

« Le cas suivant peut fort bien se présenter : quelqu'un tombe gravement malade, et, vu la distance, si l'on se sert des moyens ordinaires de communication pour recourir au Saint-Siège ou à son représentant, il est très probable que lorsque la dispense arrivera, le malade sera guéri ou peut-être mort. Par ailleurs, le malade ne peut attendre la réponse de Rome, sans courir le danger de quelque grave dommage spirituel... Il s'agit d'une dispense du jeûne eucharistique, dispense que le Saint-Siège a coutume de donner. Nous croyons que, dans ces circonstances, l'Ordinaire est autorisé par le canon cité à accorder la dispense ; ce qui ne l'empêchera pas toutefois de recourir au Saint-Siège ou à son représentant, s'il y en a un dans le pays. »

Reste la question de la communion pascale pour le malade qui ne se trouve pas dans les conditions requises par le canon 858 § 2. On sait que de bons auteurs autorisent, dans ce cas spécial, pour une seule fois, la communion sans l'observance du jeûne (cf. Cappello, *De Eucharistia*, n. 517 ; Noldin, *De præceptis*, n. 152, etc.). Mgr Jorio pense, qu'en raison de la rédaction du can. 859, il convient de donner une réponse négative. Les deux solutions ne sont peut-être pas aussi opposées qu'elles le paraissent au premier abord.

Il nous est impossible de relever tous les détails intéressants et instructifs. Tout prêtre dans le ministère, répétons-le, doit lire le commentaire de Mgr Jorio ; les plus instruits eux-mêmes y trouveront encore matière à parfaire leur science.

Nous signalerons en terminant les questions relatives au ministre de la communion portée aux malades d'une façon publique (n. 82-92) et du viatique porté d'une façon privée (n. 93-102). L'auteur envisage, en cas de nécessité, le port du viatique par un simple laïque, et ne réprouve pas absolument l'usage de la bicyclette et de l'aéroplane. Quant à la communion de dévotion portée d'une façon privée (n. 103-115), il commente la réponse du 16 décembre 1927, et sa conclusion est qu' « il faut s'en tenir au can. 849 § 1, qui autorise tout prêtre, séculier ou régulier, à porter privément la communion de dévotion aux malades. » Mais il conclut en exhortant à l'union et à la confiance mutuelle clergé séculier et clergé régulier (n. 115).

L'éminent auteur voudrait qu'on rétablît, partout où la chose est possible, le port solennel de la communion aux malades : « Je forme le vœu, écrit encore à ce sujet le cardinal Lega, que votre parole chaude et persuasive obtienne le résultat que vous désirez et qu'elle mérite... Que le monde, en voyant de nouveau porter publiquement Jésus-Eucharistie aux malades, comprenne qu'au-dessus de tous les remèdes dus au progrès de la science, le moyen le meilleur et le plus efficace pour guérir au moins les plaies secrètes de l'âme, est l'aliment eucharistique : *Panis quem Ego dabo, caro mea est pro mundi vita*. Parole de Dieu ne passe pas. »

F. PALHORIÈS. — **La Philosophie au Baccalauréat.** — 2e édition refondue et considérablement augmentée. — Deux vol. in-8 écu : tome I : *Psychologie, Questions complémentaires*, VIII-650 p. ; tome II : *Logique et morale*. 652 p. ; chaque vol. broché 35 f., relié 40 f. — Paris, Lanore.

M. l'abbé Palhoriès est bien connu de nos lecteurs et spécialement de ceux que préoccupent les questions philosophiques. Depuis son importante thèse de doctorat sur Rosmini (1908), toute son activité intellectuelle a été tournée vers la philosophie et l'histoire de la philosophie. Il a publié un certain nombre de volumes de haute vulgarisation (entre autres *Saint Bonaventure*, Bloud, 1911 ; *Vies et Doctrines des grands philosophes à travers les âges*, Lanore, 1929 ; *Notre Moi*,

Lanore, 1930 : *L'Héritage de la Pensée antique*, Alcan, 1932) dont plusieurs furent analysés ici en leur temps. Il dirige également avec une grande compétence la collection « Les Grands Philosophes », chez Alcan, et y a donné lui-même un *Gioberti*.

A la suite de la publication des deux volumes de *Notre Moi*, un assez bon nombre de directeurs d'Etablissements et de professeurs de philosophie ont prié l'auteur de composer, dans le même genre et le même esprit, un cours plus complet et particulièrement destiné, cette fois, aux étudiants du baccalauréat.

C'est pour satisfaire ce désir qu'une première édition du présent manuel parut en 1932 ; elle s'écoula avec une telle rapidité et recueillit de tels suffrages que l'auteur, encouragé, voulut le perfectionner encore. Une seconde édition, entièrement remaniée, paraissait peu après la rentrée de 1933, trop tard cependant pour que nous puissions en parler alors utilement.

Ce nouveau manuel embrasse tout le programme de l'examen de philosophie. Le tome Ier comporte en outre des questions complémentaires, matières à option pour l'examen oral : deux études sur la « Psychologie de laboratoire » et sur la « Psychologie pathologique », et un chapitre consacré à l'Esthétique.

En dire brièvement les caractéristiques suffira à en signaler l'intérêt et la valeur pédagogique :

1o Présentation éminemment didactique, parlant à l'œil tant par la variété des ressources typographiques que par l'art de dégager, d'éclairer, d'aérer les diverses parties du texte. Ajoutez à cela un choix judicieux de schémas, de dessins et de portraits des principaux philosophes ou savants, qui, en attirant l'attention de l'élève, contribueront à donner plus de relief et de vie aux diverses théories exposées. Chaque chapitre est précédé d'un sommaire clairement ordonné ; il est suivi de quelques sujets de dissertations pris parmi les textes donnés le plus récemment aux examens de baccalauréat, et d'indications de lectures tirées de publications que les professeurs peuvent facilement prêter à leurs élèves. Les références — celles également de toutes les citations de quelque importance — indiquent avec précision les pages, volumes et éditions : ce qui simplifiera beaucoup les recherches du maître.

2o Netteté méthodique de l'exposé et sage mesure des développements. S'adressant à des jeunes gens de 17 ou 18 ans et qui, pour la préparation de l'examen, ne disposent à peine que de huit mois scolaires, l'auteur a résolument renoncé à présenter, comme il y a trop tendance à le faire aujourd'hui, une étude complète de toutes les questions que peuvent comporter les programmes.

Ces questions sont traitées avec les développements voulus, avec toute la précision et la clarté désirables, mais le superflu, l'encombrant, le « trop savant » dont les élèves n'ont que faire pour le moment, a été impitoyablement éliminé. Par contre, on a multiplié les exemples concrets, les traits tirés de la vie de tous les jours, les expériences de laboratoire, les observations de clinique qui fixent l'attention de l'élève et le font réfléchir lui-même.

Sous la plume claire et élégante de M. Palhoriès, les théories et les doctrines les plus embrouillées deviennent facilement intelligibles. Non pas qu'il défigure les opinions qu'il rapporte ; la vulgarisation qu'il en donne trahit, sous des apparences élémentaires, un véritable tour de force scientifique.

3o Souci continuel d'allier aux positions traditionnelles du spiritualisme les parties acceptables des théories les plus modernes. Les problèmes ici étudiés le sont en fonction de notre temps. L'auteur soumet à une sévère critique et réfute pertinemment maints systèmes, idées ou théories mis récemment en circulation. Sur la sociologie à la Durkheim, sur les divers aspects des théories bergsoniennes, sur le totémisme et sur tel ou tel point de détail qui passionne aujourd'hui l'opinion, l'élève trouvera tout ce qu'il lui faut savoir. Il apprendra aussi à faire les départs nécessaires et à distinguer la vérité de l'erreur.

Nous félicitons M. Palhoriès d'avoir largement traité les questions métaphysiques : existence de Dieu, immortalité de l'âme et liberté, qui tiennent habituellement si peu de place dans les manuels universitaires.

4o Cohésion de l'ensemble, assurée par d'incessantes références d'un volume à l'autre et par une table analytique très complète reproduite à la fin de chaque volume.

5o Agrément littéraire. On a pu reprocher à M. Palhoriès « un soupçon de littérature ». A tort, croyons-nous. Il se justifierait en tout cas par le souci d'être à la portée d'élèves qui viennent de quitter les classes de lettres. Combien de manuels l'oublient, pour le plus grand dam des étudiants et des études !

Assurément, un manuel ne s'apprécie qu'à l'usage. Mais nous n'hésitons pas à recommander celui-ci, parce qu'il est bien supérieur en solidité, en méthode, en clarté, en richesse d'idées, à maints manuels plus que suspects (celui de Malapert, par exemple) qui ont envahi jusqu'à notre enseignement libre. Sur la malfaisance de ces manuels, la *Revue des Lectures* a fait entendre naguère (15 mars 1932 et 15 juillet 1933) un « cri d'alarme » qui mériterait l'attention.

Francis VINCENT, professeur à l'Université catholique d'Angers. — **Les Parnassiens.** *L'Esthétique de l'Ecole ; les œuvres et les hommes.* — In-8 couronne de 320 p., 15 f. — Paris, Beauchesne.

Ce volume est né d'une série de conférences données à Nantes, au « Cours d'enseignement supérieur pour dames et jeunes filles », organisé par l'Université catholique de l'Ouest. L'auteur lui-même l'a envisagé comme « un travail de professeur » qui « s'adresse principalement aux étudiants de nos Facultés, aux grands et grandes élèves de l'Enseignement secondaire. » Il rendra néanmoins de très bons services aux maîtres, car il leur offre un enseignement net et facile à résumer en quelques leçons ; et ce n'est pas un mince mérite en notre époque de programmes surchargés.

M. Vincent fournit à son lecteur « une vue d'ensemble, rapide, méthodique, réduite à l'essentiel. » Ce qu'il a voulu avant tout, c'est « dégager la doctrine d'art de l'Ecole parnassienne, la définir en la distinguant de ce qui a précédé et de ce qui a suivi », et dans l'étude des œuvres et des hommes « rechercher jusqu'à quel point les pénètre et dans quelle mesure les inspire l'esthétique qui trouva sa formule aux environs de 1865. »

Et qu'on ne craigne pas de se trouver en présence d'un livre aride et technique. Il procède de la même veine que les précédents ouvrages de M. Francis Vincent, *Ames d'aujourd'hui* et *Saint François de Sales directeur d'âmes*. Sa lecture est aussi facile. Elle est rendue plus attrayante encore par de nombreuses citations de poèmes caractéristiques qui font de ce livre une anthologie commentée des meilleures œuvres de l'Ecole. Par là aussi, l'auteur rendra les plus grands services aux maîtres et aux élèves.

Après un chapitre préliminaire dans lequel il montre la formation de l'esthétique parnassienne en réaction contre le Romantisme, M. Vincent étudie la doctrine elle-même.

L'esthétique parnassienne apparaît dominée par quelques principes dont on trouve l'expression dispersée à travers les préfaces et les articles de critique. Le poète doit être impersonnel et même impassible. Il n'est rien par lui-même, il est un instrument, un intermédiaire par qui s'exprime la Beauté. Il doit s'effacer et disparaître derrière elle afin que, personne ne songeant à lui, toute l'attention de la foule aille à la Beauté. L'émotion de l'individu n'a pas d'intérêt artistique. S'il vous arrive d'être ému, contenez votre